Le Monde DES LIVRES

Jeudi 9 avril 2015

Le Monde
Vendredi 10 avril 2015

Le chat du rappeur

Abdourahman A. Waberi cherchait comment romancer la vie de Gil Scott-Heron, poète et musicien américain, précurseur du rap. Le félin de celui-ci lui a soufflé la réponse

Gil Scott-Heron, 2010.
PAUL TOMLINS/LEBRECHT/RUE DES ARCHIVES

GLADYS MARIVAT

Comme le chat, animal central dans ce roman, *La Divine Chanson*, d'Abdourahman A. Waberi, a eu plusieurs vies. Au tout début, il y eut, pour l'écrivain, l'envie d'écrire un article sur le site Slate.fr, où il tient une chronique sur l'Afrique, en hommage à Gil Scott-Heron, chanteur et poète afro-américain, mort en mai 2011. *« Cet artiste m'a accompagné toute ma jeunesse,* dit-il, de passage à Paris, au « Monde des livres ». *J'ai réécouté ses disques,* Small Talk at 125th and Lennox, I'm New Here *et, ce qui m'a impressionné, c'est sa manière d'être à chaque fois précurseur. Il fait du rap dès 1970 et, quand on le dit visionnaire, il dit qu'il n'a rien inventé, qu'il faut remercier les griots. Il courait littéralement devant tout le monde, mais il n'en a jamais tiré profit. En 1978, sa chanson* Angel Dust *prédit les ravages de la drogue sur les Afro-Américains. Et dans la décennie suivante, à 40 ans, il plonge dedans. »*

Très vite, Abdourahman A. Waberi se sent à l'étroit dans son article. Et bascule dans la fiction. Chez l'écrivain, natif de Djibouti, le destin du chanteur fait écho à une passion pour le monde noir, de l'Afrique au Brésil, d'Haïti au sud des Etats-Unis. Et si cette route était celle qu'avait empruntée Gil Scott-Heron, né à Chicago, en 1949, d'une mère afro-américaine et d'un père jamaïcain, puis élevé par sa grand-mère dans le Tennessee, avant de retrouver sa mère dans le Bronx des années 1960 ? Sous sa plume, le chanteur devient Sammy Kamau-Williams, nom à la fois kényan et afro-américain, qui marque le changement du projet du livre. *« Je ne voulais pas d'un roman naturaliste sur les grands jalons de la vie de Gil,* explique-t-il. *Il avait scellé la question, peu avant sa mort, en écrivant une autobiographie, assez expurgée,* La Dernière Fête *[L'Olivier, 2014]. Ce qui m'intéressait, c'était les idées et la poésie qui se dégagent de sa vie. »* Et puis ce souffle qu'il y entend, qu'il nomme *« le Gulf Stream », « ce courant qui traverse tout le monde noir ».*

Waberi plonge dans ce monde et ses musiques, s'inspire de ses voyages dans le sud des Etats-Unis, au Brésil, à Cuba. Il écoute *Spirits* (1994), album dans lequel Gil Scott-Heron rêve de retourner au Tennessee, « pays » de la grand-mère et des esprits ramenés d'Afrique. Après deux ans de travail, l'écrivain s'accorde des pauses, de plus en plus grandes, pour se consacrer à une autre de ses passions : la musique et la poésie soufies, notamment celle de Djalâl ad-Dîn Rûmî (1207-1273). Une relation inattendue se crée dans son esprit. *« J'ai réalisé que les musiques soufies et noires, si on oublie un instant les contingences historiques, évoquent le même désir humain : dépasser sa condition d'être fini et aller vers ce qu'un Brésilien appelle les* orishas *et qu'un soufi nomme : Lui, Dieu, l'Aimé... »...* Et si Scott-Heron s'était tourné vers la spiritualité, comme John Coltrane avant lui, aurait-il pu s'en sortir ? Résister aux démons de la drogue ? L'hypothèse sera le guide de Waberi dans la nouvelle version du roman qu'il élabore.

Enfin, l'un des guides. L'autre, c'est un chat, nommé Paris, que l'écrivain a en tête depuis le tout début. Depuis qu'il s'est *« posé la question de la voix »*. A l'époque, il avait envisagé de faire appel à la grand-mère de son personnage. *« Mais ça clochait : elle ne l'a connu que jusqu'à ses 12 ans. Ensuite, j'ai pensé à une galerie de femmes : sa mère, ses amantes. Mais je voulais éviter les clichés sur la famille noire américaine dysfonctionnelle et le pathos qui transpire d'un biopic comme* Bird, *de Clint Eastwood, sur Charlie Parker* [1988]... » Un matin, l'écrivain tombe sur un article du *New Yorker* où il apprend que Scott-Heron avait un chat nommé Paris. *« Je me suis écrié : "Enfin ! J'ai mon roman !" »* A notre air interdit, il oppose un sourire paisible et développe : *« Aux Etats-Unis, la question raciale est partout. Je ne voulais pas l'éviter, mais je ne voulais pas non plus qu'on plaigne Scott-Heron ou qu'on le juge. Imaginez l'histoire racontée par sa dernière compagne, une Néo-Zélandaise blanche... »* Un félidé pour éviter de réduire la trajectoire d'un homme à une histoire de races ? Le stratagème fonctionne. Epousant le virage spirituel pris par le livre, Paris deviendra soufi et le roman, un conte oriental.

Chez l'écrivain, natif de Djibouti, le destin du chanteur fait écho à une passion pour le monde noir

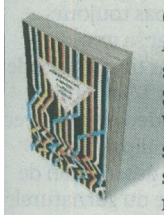
La Divine Chanson, au final, est *« un roman très intime,* comme le confie son auteur. *Toutes ces voix, ce sont des projections de moi. »* Mais pas seulement. L'écrivain a recours à une *« belle métaphore des soufis » : « Si vous voulez savoir ce qu'est Dieu, disent-ils, prenez un miroir et cassez-le. Chaque religion s'est approprié un morceau du miroir et dit : "Dieu, c'est ça !", en voulant imposer sa vérité. Mais* La Divine Chanson, *c'est le miroir entier. »* Longtemps, Waberi s'est vu comme le témoin de Djibouti, auquel il a consacré sa première trilogie (*Le Pays sans ombre, Carnet nomade, Balbala,* Le Serpent à plumes, 1994, 1996, 1997). Ce roman semble être pour l'écrivain celui de l'ouverture, d'une libération, qui nous parle de la divine chanson qui fait tourner le monde. ■

Extrait

« Avec presque rien, l'univers tout entier se tient (...) dans l'infini comme une chanson qui tournoie sur elle-même. Avec presque rien, la roue de la chanson continue de tourner. Avec presque rien, chaque être pousse un petit air en résonance avec la grande chanson universelle. Et chaque nourrisson qui vient au monde démarre sa vie par un premier arpège en forme de cri incompréhensible pour nos oreilles d'adultes insensibles. Et pour cause, nous avons perdu la faculté de nous émerveiller au rythme de la première des chansons : celle qui passe pieusement de bouche en bouche, de talus en talus, de planète en constellation. »

LA DIVINE CHANSON, PAGE 27

Fragilité de toute vie



QUAND *La Divine Chanson* s'ouvre, Sammy Kamau-Williams, personnage qui ressemble à s'y méprendre au poète et chanteur afro-américain Gil Scott-Heron (1949-2011), est déjà mort. A côté de son corps, Paris, un chat extrêmement bavard. L'animal nous dira tout de son maître. De sa vocation précoce née dans le Tennessee aux concerts à guichets fermés au New Morning, à Paris, des poèmes écrits dans la précarité new-yorkaise au blues magique des premiers disques, de la drogue à la prison. En conteur-derviche tourneur, Paris se libère de la chronologie, brisant ainsi la causalité apparente d'une chute courue d'avance, pour mieux souligner la fragilité de toute vie.

Plutôt que de jouer sur de mauvais airs de rap la partition éculée du génie de la *black music* qui se brûle les ailes, Abdourahman A. Waberi éclaire la trajectoire de l'artiste avec d'autres lumières : le soufisme, les esprits du Brésil, la traversée depuis l'Afrique. Et s'il bascule parfois entièrement dans un de ces mondes, au risque de perdre au passage son lecteur, c'est seulement le temps de s'accorder au diapason d'un homme qui n'a pas fini de nous inspirer. ■ G. M.

LA DIVINE CHANSON, *d'Abdourahman A. Waberi, Zulma, 240 p. 18,50 €.*